

**CAMILLA
LÄCKBERG**

Le Prédicateur

**roman traduit du suédois
par Lena Grumbach
et Catherine Marcus**

actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les rochers proches de Fjällbacka, le petit port touristique suédois dont il était question dans *La Princesse des glaces*, on découvre le cadavre d'une femme. L'affaire se complique quand apparaissent, plus profond au même endroit, deux squelettes de femmes...

L'inspecteur Patrik Hedström est chargé de l'enquête en cette période estivale où l'incident pourrait faire fuir les touristes et qui, canicule oblige, rend difficiles les dernières semaines de grossesse d'Erica Falck, sa compagne.

Lentement, le tableau se précise : les squelettes sont certainement ceux de deux jeunes femmes disparues vingt-quatre ans plus tôt. Revient ainsi en lumière la famille Hult, dont le patriarche, Ephraïm, magnétisait les foules accompagné de ses deux petits garçons, Gabriel et Johannes, dotés de pouvoirs de guérisseurs. Depuis cette époque et un étrange suicide, la famille est divisée en deux branches qui se haïssent.

Alors que Patrik assemble les morceaux du puzzle, on apprend que Jenny, une adolescente en vacances dans un camping, a disparu. La liste s'allonge...

Une nouvelle fois, Camilla Läckberg excelle à tisser son intrigue, manipulant son lecteur avec jubilation, entre informations finement distillées et plaisir de nous perdre en compagnie de ses personnages dans une atmosphère provinciale lourde de secrets.

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Marc de Gouvenain

CAMILLA LÄCKBERG

Camilla Läckberg, née le 30 août 1974, est l'auteur de plusieurs romans noirs mettant en scène Erica Falck et dont l'intrigue se situe à Fjällbacka, petite ville tranquille de la côte suédoise. La Princesse des glaces (Actes Sud, 2008) a reçu en France le grand prix de la Littérature policière et le prix du Polar étranger au Festival de Cognac. Classés parmi les meilleures ventes de ces dernières années en Suède, ses ouvrages paraîtront successivement chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008.

Titre original :

Predikanten

Editeur original :

Forum, Stockholm

© Camilla Läckberg, 2004

publié avec l'accord de

Bengt Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00394-4

CAMILLA LÄCKBERG

Le Prédicateur

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

à Micke

La journée commença de façon prometteuse. Il se réveilla tôt, avant le reste de la famille, s'habilla aussi discrètement que possible et réussit à filer sans se faire remarquer. Il emporta son casque de chevalier et l'épée de bois qu'il brandit triomphalement pendant qu'il courait sur les cent mètres séparant sa maison de l'entrée de la brèche du Roi. Il s'arrêta un instant et observa respectueusement la trouée escarpée fendant le roc. Deux mètres environ séparaient les parois et elles s'élevaient sur une bonne dizaine de mètres vers le ciel où le soleil avait commencé son ascension. Trois gros blocs de pierre étaient restés coincés à mi-hauteur constituant un spectacle impressionnant. L'endroit avait une force d'attraction magique sur un enfant de six ans, et le fait que la brèche du Roi soit territoire interdit la rendait d'autant plus attirante.

La faille avait reçu son nom lors d'une visite d'Oscar II à Fjällbacka à la fin des années 1880, mais, de cela, il ne savait rien, ou s'en fichait, lorsqu'il s'introduisit lentement parmi les ombres, son épée de bois prête à l'attaque. En revanche, son papa avait raconté que les scènes du gouffre de l'Enfer dans *Ronya, fille de brigands* avaient été tournées dans la brèche du Roi, et au cinéma il s'était senti tout excité en voyant Mattis, le chef des bandits, la franchir au galop sur son cheval. Parfois il venait jouer au brigand ici, mais aujourd'hui il était chevalier. Chevalier de la Table ronde, comme dans le livre de coloriage que sa grand-mère lui avait offert pour son anniversaire.

Il avança pas à pas sur les rochers et se prépara à affronter courageusement avec son épée le gros dragon cracheur de feu. Le soleil n'arrivait pas à pénétrer dans ce couloir étroit

et le lieu restait froid et sombre même en été. Parfait pour les dragons. Bientôt il ferait gicler le sang de sa gorge, et après une longue agonie le dragon s'écroulerait mort à ses pieds.

Du coin de l'œil il aperçut quelque chose qui attira son attention, un bout de tissu rouge qui dépassait d'un rocher. Sa curiosité prit le dessus, le dragon pouvait attendre. Il y avait peut-être un trésor caché là. Il prit son élan, sauta sur le bloc de pierre et regarda de l'autre côté. Un instant il faillit tomber à la renverse, il tangua quelques secondes puis retrouva son équilibre en battant des bras. Après coup, il ne voudrait pas reconnaître qu'il s'était affolé, mais sur l'instant il eut la plus grande frousse de ses six années de vie. Une dame était embusquée là, étendue sur le dos et elle le fixait de ses yeux écarquillés. Son premier réflexe lui dicta de fuir, avant qu'elle puisse l'attraper et comprendre qu'il jouait ici alors qu'il n'en avait pas le droit. Elle allait peut-être l'obliger à raconter où il habitait, le ramener à la maison. Maman et papa seraient hyper fâchés et demanderaient combien de fois ils lui avaient déjà dit de ne pas aller à la brèche du Roi sans être accompagné d'un adulte.

Mais ce qui était étrange, c'est que la dame ne bougeait pas. Elle ne portait pas de vêtements, et un instant il fut gêné de regarder une femme toute nue. Le truc rouge qu'il avait vu n'était pas un bout de tissu, c'était un sac posé juste à côté d'elle, mais il ne voyait pas de vêtements, nulle part. Bizarre de rester toute nue, alors qu'il faisait si froid ici.

Puis une pensée impossible surgit en lui. La dame était peut-être morte ! C'était la seule explication qu'il pouvait trouver à son immobilité absolue. Cette idée le fit sauter en bas du rocher et lentement reculer vers l'ouverture de la faille. Après avoir mis quelques mètres entre lui et la femme morte, il pivota sur ses talons et prit ses jambes à son cou pour rentrer chez lui. Il ne se souciait plus de savoir s'il allait se faire disputer ou pas.

La sueur collait les draps contre son corps. Erica se tournait et se retournait dans son lit, sans réussir à trouver une position confortable pour dormir. La nuit d'été lumineuse ne facilitait pas non plus le sommeil et pour la millième fois elle nota mentalement qu'elle devait installer des rideaux opaques aux fenêtres, ou plutôt elle ferait en sorte que Patrik s'en occupe.

Sa respiration calme à côté d'elle lui donnait des envies de meurtre. Comment pouvait-il avoir le toupet de ronfler tranquillement alors qu'elle passait ses nuits sans dormir ? Après tout, c'était son bébé aussi. Ne devrait-il pas rester éveillé par solidarité ou quelque chose comme ça ? Elle le toucha dans l'espoir qu'il se réveille. Pas un mouvement. Elle le toucha un peu plus fort. Il grogna, tira la couverture et lui tourna le dos.

Avec un soupir, elle croisa les bras sur sa poitrine et fixa le plafond. Son ventre s'arrondissait comme un énorme globe terrestre et elle essaya d'imaginer l'enfant, nageant dans le liquide amniotique, là dans le noir. Peut-être suçant son pouce. Mais tout cela était trop irréel pour faire surgir des images de bébé dans sa tête. Elle était au huitième mois, mais n'arrivait toujours pas à réaliser qu'il y avait un enfant dans son ventre. Bon, ça n'allait sans doute pas tarder à devenir trop réel. Erica était déchirée entre la hâte et la crainte. Elle avait du mal à voir au-delà de l'accouchement. Si elle était vraiment honnête, elle avait du mal à voir plus loin que le problème de ne plus pouvoir dormir sur le ventre. Elle regarda les chiffres lumineux du réveil. Quatre quarante-deux. Elle pourrait peut-être allumer la lumière et lire un petit moment ?

Trois heures et demie et un mauvais polar plus tard, elle était en train de rouler hors du lit pour se lever lorsque la sonnerie du téléphone retentit. En habituée, elle tendit le combiné à Patrik.

— Allô. Sa voix était lourde de sommeil. Oui, bien sûr, oh la vache, oui, je peux y être dans un quart d'heure. D'accord, on se retrouve là-bas.

Il se tourna vers Erica.

— Je dois y aller. Alerte à bord.

— Mais tu es en vacances. Il n'y a personne d'autre pour s'en occuper ? Elle entendit combien sa voix était geignarde, mais une nuit blanche n'était jamais profitable à l'humeur.

— C'est un homicide. Mellberg veut que je vienne. Il y va aussi.

— Un homicide ? Où ça ?

— Ici à Fjällbacka. Un gosse a trouvé une femme morte dans la brèche du Roi ce matin.

Patrik s'habilla en quatrième vitesse, de légers vêtements d'été, puisqu'on était au mois de juillet. Avant de se ruer dehors,

il grimpa sur le lit et embrassa le ventre d'Erica, quelque part à l'endroit où elle se rappelait vaguement avoir eu un nombril.

— Bye Bébé. Sois gentil avec ta maman, je serai bientôt de retour.

Il posa une bise rapide sur la joue de sa compagne et partit. Avec un soupir, Erica s'extirpa du lit et enfila l'une des tentes qui lui faisaient office de vêtements. Très bêtement, elle avait lu quantité de livres sur la grossesse et, à son avis, tous les auteurs qui en décrivaient les joies devraient être traînés sur la place publique et roués de coups. Insomnies, articulations douloureuses, carences, hémorroïdes, transpiration et toutes sortes de dérèglements hormonaux étaient plus près de la réalité. Et ce feu intérieur qui était censé l'illuminer, elle n'en avait certainement pas ressenti la moindre foutue flamme. En grommelant, elle descendit lentement l'escalier pour avaler la première tasse de café de la journée.

Lorsque Patrik arriva, l'activité battait son plein. L'entrée de la brèche du Roi avait été fermée par des rubans jaunes et il compta trois voitures de police et une ambulance. Le personnel technique d'Uddevalla avait déjà commencé son travail et Patrik était suffisamment avisé pour ne pas pénétrer sur le lieu du crime avec ses gros sabots. Ça, c'était l'erreur des débutants, ce qui n'empêchait pas son chef, le commissaire Mellberg, de se balader parmi les techniciens. Du désespoir plein les yeux, ceux-ci regardaient ses chaussures et ses vêtements déposer des milliers de fibres et de particules sur leur lieu de travail si fragile. Lorsque Patrik s'arrêta devant le ruban et fit signe à Mellberg, celui-ci leva le camp, à leur grand soulagement, et passa de l'autre côté du barrage.

— Salut Hedström.

La voix était cordiale voire joyeuse et Patrik sursauta de surprise. Une seconde il crut même que son chef allait le serrer dans ses bras, mais cela ne resta heureusement qu'une pensée inquiétante. L'homme paraissait totalement transformé ! Ça ne faisait qu'une semaine que Patrik était en congé, mais le Mellberg qu'il avait en face de lui n'était vraiment pas le même qui faisait la gueule derrière son bureau et grommelait que les vacances étaient une notion à supprimer.

Mellberg secoua vigoureusement la main de Patrik et lui tapa dans le dos.

— Et comment va ta poule pondeuse ? C'est pour bientôt, non ?

— Pas avant un mois et demi, à ce qu'ils disent.

Patrik n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui avait bien pu déclencher ces manifestations de joie de la part de Mellberg, mais il remisa sa curiosité et essaya de se concentrer sur la raison de sa venue en ce lieu.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Mellberg fit un effort monstre pour barrer le chemin au sourire sur son visage et montra les entrailles ombragées de la faille.

— Un gosse de six ans est sorti tôt ce matin quand ses parents dormaient encore, il est venu ici jouer au chevalier parmi les rochers. Et il a trouvé une femme morte. On a été avertis à six heures et quart.

— Ça fait combien de temps que les techniciens examinent les lieux ?

— Ils sont là depuis une heure. L'ambulance est arrivée en premier et ils ont tout de suite confirmé qu'il n'était plus question d'intervenir médicalement. Depuis, les techniciens ont pu travailler à leur guise. Assez emmerdants, ces gars-là, je te le dis... Je suis allé y jeter un petit coup d'œil, c'est tout, et ils m'ont traité de tous les noms. Mais je suppose que ça rend chiant, forcément, de passer ses journées à quatre pattes à traquer des fibres avec une pince à épiler.

Patrik reconnut là son supérieur hiérarchique. Ça, c'était davantage le jargon de Mellberg. D'expérience, il savait cependant que ça ne servait à rien d'essayer de corriger ses opinions. C'était plus simple de laisser tout cela entrer par une oreille et sortir par l'autre.

— Qu'est-ce qu'on sait de la victime ?

— Rien pour l'instant. Environ vingt-cinq ans. Son seul vêtement, si on peut appeler ça un vêtement, est un sac à main, sinon elle est entièrement à poil. Jolis nichons, d'ailleurs.

Patrik ferma les yeux et répéta silencieusement, comme un mantra intérieur : "Il partira bientôt à la retraite. Il partira bientôt à la retraite..."

Imperturbable, Mellberg poursuivit :

— On n'a pas pu déterminer de quoi elle est morte, mais elle est assez mal en point. Des hématomes sur tout le corps

et des coupures, de couteau probablement. Et puis, oui, elle est allongée sur une couverture grise. Le médecin légiste est en train de l'examiner, comme ça j'espère que nous aurons un avis préliminaire assez rapidement.

— Aucune disparition de femme n'a été signalée ces derniers temps ? Une femme d'à peu près son âge ?

— Non, personne dans le coin. Seulement un vieux l'autre semaine, mais au bout du compte il en avait seulement eu marre d'être coincé dans une caravane avec sa bourgeoise et il s'était tiré avec une jeune fille qu'il avait rencontrée à *La Galère*.

Patrik vit que l'équipe se préparait à transférer le corps dans un sac. Les mains et les pieds avaient été entourés des sachets réglementaires, pour conserver toutes traces éventuelles. Les techniciens d'Uddevalla étaient des habitués et ils travaillaient avec des gestes efficaces pour introduire la femme dans le sac. La couverture aussi serait placée dans un sac en plastique pour un examen ultérieur.

A leur expression de stupeur et à la façon dont ils se figèrent au milieu de leurs mouvements, Patrik comprit que quelque chose d'inattendu venait de se produire.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous n'allez pas le croire, mais il y a des ossements ici. Et deux crânes. A en juger par la quantité d'os, je dirais effectivement qu'on a affaire à deux squelettes.

ÉTÉ 1979

Elle zigzaguait considérablement sur son vélo en rentrant chez elle cette nuit de la Saint-Jean. La fête avait été un peu plus intense que prévu, mais peu importe. Elle était adulte maintenant, elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Le plus chouette avait été d'être débarrassée de la petite. La môme avec ses cris, sa soif de tendresse et sa demande continuelle de quelque chose qu'elle était incapable de lui donner. C'était bien sa faute si elle était obligée d'habiter encore chez sa mère et si la vieille la laissait à peine mettre le nez dehors, bien qu'elle ait vingt ans. C'était un miracle qu'elle ait pu sortir pour le bal de ce soir.

Si elle n'avait pas eu le bébé elle aurait pu habiter seule maintenant et gagner sa vie, sortir quand elle aurait envie et rentrer à l'heure qu'elle voudrait, sans être fliquée en permanence. Mais avec la môme ce n'était pas possible. Elle aurait préféré la confier à quelqu'un, la faire adopter, mais la vieille n'était pas d'accord avec ça, et maintenant c'était à elle d'assumer. Si sa mère avait tellement envie de garder la petite, elle n'avait qu'à s'en occuper elle-même, non ?

La vieille allait faire une de ces gueules en la voyant arriver comme ça, au petit matin. Son haleine puait l'alcool et demain elle en subirait les conséquences. Mais ça le valait. Elle ne s'était pas autant amusée depuis la naissance de ce foutu bébé.

Elle traversa le carrefour de la station d'essence et continua un bout de chemin avant de tourner vers Bräcke. Elle faillit tomber dans le fossé mais réussit à redresser le vélo et elle pédala plus fort pour grimper le premier raidillon. Le vent balayait ses cheveux et la nuit d'été était parfaitement tranquille. Un instant elle ferma les yeux et pensa à l'autre nuit

d'été claire, quand l'Allemand l'avait mise enceinte. Ça avait été une nuit merveilleuse et interdite, mais qui ne valait pas le prix qu'elle était obligée de payer.

Soudain elle rouvrit les yeux. Quelque chose avait brutalement fait obstacle à son vélo et la dernière chose qu'elle vit était le sol qui se précipitait vers elle à une vitesse vertigineuse.

De retour au commissariat de Tanumshede, Mellberg plongeait dans de profondes réflexions, ce qui ne lui ressemblait guère. Assis en face de son chef dans la cuisine, Patrik non plus ne disait pas grand-chose. Lui aussi était en train de méditer les événements de la matinée. En fait, il faisait trop chaud pour boire du café, mais il avait besoin d'un fortifiant et un alcool n'était pas très approprié. Tous deux s'éventaient avec leur chemise pour se rafraîchir un peu. La clim était en panne depuis deux semaines et ils n'avaient pas encore réussi à trouver quelqu'un pour la réparer. Dans la matinée, c'était gérable, mais vers midi la température atteignait des sommets pénibles.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Mellberg se gratta pensivement le nid de cheveux enroulés sur sa tête destiné à dissimuler sa calvitie.

— Aucune idée, pour tout te dire. Un cadavre de femme posé sur deux squelettes. Si quelqu'un n'avait pas été réellement tué, je trouverais que ça ressemble à un canular. Des ossements volés dans un labo ou un truc de ce genre, mais il y a le cadavre de la femme, et elle a bel et bien été assassinée. J'ai entendu le commentaire d'un des techniciens, il disait que les ossements n'avaient pas l'air d'être de la première fraîcheur. Mais, évidemment, tout dépend de leur emplacement. S'ils ont été exposés à la pluie et au vent, ou s'ils étaient à l'abri. Il faut espérer que le médecin légiste pourra estimer de quand ils datent.

— Oui, justement, quand est-ce que tu crois qu'on aura son premier rapport ? Le front luisant de sueur de Mellberg se couvrit de plis préoccupés.

— Sans doute au cours de la journée, ensuite il lui faudra probablement deux, trois jours pour tout revoir en détail. D'ici là, on fera avec ce qu'on a. Ils sont où, les autres ?

Mellberg soupira.

— Gösta est en congé aujourd'hui. Encore une de ses foutues compétitions de golf, je crois. Ernst et Martin sont partis faire un constat. Annika est à Ténériffe. Elle s'est imaginé qu'il allait pleuvoir comme d'habitude cet été. Pauvre petite. C'est moche de ne pas passer ses vacances en Suède quand il y fait un temps pareil.

Patrik jeta de nouveau un coup d'œil surpris à Mellberg et s'interrogea sur cet inhabituel élan de sympathie. Il y avait anguille sous roche, c'était évident. Mais ce n'était pas le moment de réfléchir à ça. Ils avaient des choses plus importantes à régler.

— Je sais que tu es en vacances jusqu'à la fin de la semaine, mais tu ne pourrais pas envisager de revenir nous filer un coup de main ? Ernst est totalement dépourvu d'imagination, et Martin n'a pas l'expérience qu'il faut pour mener une enquête. On aurait vraiment besoin de ton aide.

La demande était tellement flatteuse pour sa vanité que Patrik s'entendit accepter séance tenante. Il savait très bien qu'il allait prendre un savon en rentrant à la maison, mais il justifia son choix en se disant qu'il ne lui fallait qu'un quart d'heure pour rentrer si Erica avait besoin de lui. Par ailleurs, avec la canicule, ils commençaient à se porter sur les nerfs, tous les deux, et ce serait peut-être un bienfait s'il n'était plus à la maison.

— Avant toute chose, j'aimerais vérifier si on a signalé la disparition d'une femme. Il faudra lancer une recherche assez large, disons par exemple de Strömstad jusqu'à Göteborg. Je demanderai à Martin ou à Ernst de s'en occuper. Il m'a semblé les entendre arriver.

— Ça, c'est bien, c'est formidable ! Très bien raisonné, continue comme ça !

Mellberg avait fini son café, il se leva et tapota joyeusement l'épaule de Patrik. Celui-ci comprit qu'il ferait tout le boulot comme d'habitude tandis que Mellberg récolterait les lauriers, mais c'était un fait, et ça ne valait plus la peine de se prendre la tête pour ça.

En soupirant, il mit sa tasse et celle de Mellberg dans le lave-vaisselle. Tout indiquait qu'il n'aurait pas à se soucier d'indices de crème solaire aujourd'hui.

— Allez debout, vous croyez que c'est une foutue pension de famille ici, où on peut rester au lit la moitié de la journée ?

La voix traversa d'épaisses couches de brouillard et résonna douloureusement contre son os frontal. Johan ouvrit prudemment un œil, mais le referma aussitôt quand il rencontra la lumière aveuglante du soleil d'été.

— Putain de merde... Robert, son aîné d'un an, se retourna dans son lit. Il tira l'oreiller sur sa tête, mais celui-ci lui fut brutalement arraché et il se redressa en maugréant.

— Jamais on peut faire la grasse mat' dans cette maison.

— Vous faites la grasse matinée tous les jours, tous les deux, espèces de fainéants. Il est presque midi. Si vous arrêtiez de traîner dehors toute la nuit à fabriquer Dieu sait quoi, vous ne passeriez pas vos journées à dormir. J'ai besoin qu'on m'aide un peu par ici. Vous habitez gratis et vous mangez gratis, alors que vous êtes des hommes adultes, la moindre des choses serait de donner un coup de main à votre pauvre mère.

Solveig Hult se tenait les bras croisés sur son buste énorme. Elle était obèse, avec la pâleur de celle qui ne met jamais un pied dehors. Ses cheveux étaient sales et pendaient en mèches sombres et grasses de part et d'autre de son visage.

— Presque trente ans que vous avez et c'est encore votre mère qui vous fait vivre ! Et ça se dit des héros, ça ! Comment vous avez les moyens d'aller faire la fête tous les soirs, j'aimerais bien le savoir ? Vous ne bossez pas, et je ne vois jamais la moindre contribution à la caisse commune. Je vous le dis, si votre père avait été là, il aurait mis le holà ! Est-ce que vous avez eu des nouvelles de l'agence pour l'emploi ? Ça fait deux semaines maintenant que vous deviez y aller !

Ce fut au tour de Johan de poser l'oreiller sur son visage. Il essaya de faire barrage à l'éternel rabâchage, on aurait dit un disque rayé, mais l'oreiller lui fut arraché aussitôt et il se vit obligé de se redresser dans le lit, la gueule de bois cognant comme une fanfare militaire dans son crâne.

— J'ai débarrassé le petit-déjeuner depuis un bon moment. Vous vous débrouillerez pour trouver quelque chose dans le frigo.

Tous les personnages et événements sont inventés. Fjällbacka et ses environs sont cependant authentiques, même si de temps en temps j'ai pris quelques libertés en ce qui concerne les lieux.

CAMILLA LÄCKBERG-ERIKSSON,
Enskede, le 11 février 2004.

www.camillalackberg.com

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD